

STARCRRAFT®

LEGACY OF THE VOID™



BILZARD
ENTERTAINMENT

BLIZZARD ENTERTAINMENT

Secteur Six

Par Micky Neilson

Il semblait que les cris duraient depuis des heures.

N'importe quel vétéran pas trop empoté savait qu'il suffisait d'enfoncer une pointe chauffée au bon endroit de l'alimentation en plasma du gant d'un flammeur pour que le pauvre gars se fasse rôtir à l'intérieur de sa propre armure dès qu'il essaierait d'activer son lance-flammes... L'efficacité de cette petite astuce était en cours d'illustration par le malheureux qui courait en rond sur le « sol » de Saul Bêta en agitant les bras. Les haut-parleurs de sa ridicule combinaison orange les faisaient profiter de ses hurlements d'agonie, mais les servomoteurs de l'armure le maintenaient toujours debout.

Le capitaine Dorian aurait eu bien du mal à ne pas s'avouer la satisfaction qu'il éprouvait en entendant cette saloperie de pirate beugler comme un skalet qu'on égorge.

Enfin, le récital s'acheva, et l'armure finit par abandonner ses efforts pour maintenir son occupant à la verticale. Elle bascula en avant, dispersant brièvement la purée de pois avant de se perdre dedans.

« L'air » de Saul Bêta, de sa surface à son exosphère, était un méchant cocktail de gaz mortels, si denses au niveau du sol qu'il bloquait toute visibilité jusqu'à un mètre de haut. Le sol en question était

une boue épaisse, percée ici et là par des espèces d'étranges pneumatophores. Certains ne faisaient que deux mètres, d'autres avaient deux fois la taille d'un homme.

Du flâneur, on ne voyait plus dépasser que les réservoirs perchés sur son dos, et, perdus quelque part dans la mélasse alentour, gisaient trois autres cadavres. L'un portait une combinaison maintenant criblée de pointes si antiques que même la vieille CMC de Dorian aurait pu passer pour un modèle tout frais sorti de l'usine ; les deux autres avaient trimballé un bric-à-brac de protections diverses que seul un comique aurait pu appeler une armure, en chute d'une blague particulièrement macabre. Le transport qui avait déposé les quatre candidats au suicide avait disparu dans la brume bilieuse du ciel de Saul Bêta.

« On rentre ? » demanda Spanneti sur ses haut-parleurs externes. Dorian fit un quart de tour dans la boue pour lancer un coup d'œil à son subordonné par sa visière. Lui et Spanneti étaient les deux seuls à être séparés de l'escouade Brutus. Spanneti avait pris une balle dans la plaque du bras droit, avec un peu de chance rien d'impossible à gérer pour Zimmerman, leur médecin. Dorian, lui, s'était fait roussir l'armure quand le briquet ambulancier s'était amusé à l'arroser en le narguant bien haut. Mais c'était lui qui avait eu le dernier mot. Une histoire de steak bien cuit.

« Oui, on... »

La voix déformée du sergent-chef Bekkins fit irruption sur le canal crypté. « Chef, c'est Bek. Le transport n'était qu'une diversion. Ils en ont après le colis. » Elle avait l'air parfaitement serein, comme à son habitude. Dorian avait qualifié son flegme d'impénétrable, une fois, et Spanneti avait acquiescé, ajoutant qu'il lui proposait régulièrement de prendre un verre avec lui, mais qu'elle continuait à refuser.

« En route ! » cria-t-il. Ils firent chauffer les servomoteurs et pataugèrent à toute allure dans la fange en direction du temple Xel’Naga, une sorte de pyramide qui se dressait dans la brume sale.

Une autre voix vint lui résonner à l’oreille : « Escouade Brutus, ici le QG. Faites votre rapport. Terminé. »

Comme d’habitude, ils ne servaient à rien. Il lui aurait fallu plus longtemps pour expliquer toute la situation que pour simplement finir de régler le problème.

« Le rapport, c’est que je suis occupé, là. Et si vous me disiez plutôt où *vous*, vous en êtes, et quand vous arrivez ? »

Soupir d’exaspération. « Arrivée estimée dans dix minutes. Terminé. » L’officier radio avait l’air chatouilleux.

Même avec l’amplification des armures CMC, il leur faudrait une bonne minute pour parcourir toute la distance. Sortir à seulement deux comme ils l’avaient fait avait été une prise de risque, mais il croyait en ce genre de pari. Suivre les procédures à la lettre, c’était bon pour les bleus. Clairement, les « experts » qui rédigeaient les manuels ne s’étaient jamais retrouvés du mauvais côté d’un fusil d’assaut AGR-14.

Des fois, il fallait savoir faire preuve de sens pratique. Dès que le véhicule ennemi avait été signalé, il avait suspecté une ruse. Pourquoi le transport serait-il passé directement au-dessus du poste de guet de Spanneti, sinon ? Le pilote avait voulu être vu, pour attirer l’escorte loin du vrai objectif des pirates : la relique.

La plupart du temps, c'était une relique. Ou un artéfact. Ou un bidule avec un nom imprononçable et une fonction incompréhensible.

La relique en question ne faisait pas exception à la règle. Elle était ancienne, vraiment, vraiment ancienne, et c'était à peu près tout ce qu'il savait. Toutes leurs opérations étaient classées « besoin d'en connaître ». La « direction », c'est-à-dire la fondation Möbius, se spécialisait entre autres choses dans la recherche archéologique sur des civilisations extra-terrestres disparues. Ça n'avait pas toujours été le cas pour l'escouade Brutus : à l'époque, elle avait dépendu d'Arcturus Mengsk et avait été composée à cent pour cent de soldats du corps des marines du Dominion, mais en quelques réunions confidentielles et poignées de main secrètes, elle avait été transférée au contingent Möbius, le bras armé de la fondation.

Et donc, c'était Möbius le grand chef. Quand les repérages avancés avaient détecté ce temple venant d'une race de xénos vieille de milliers d'années, les Xel'Naga, l'escouade Brutus avait été envoyée localiser et rapatrier la relique qu'il abritait. Un jeu d'enfant. Après tout, les reconnaissances avaient établi que la planète était inhabitée et le temple abandonné. Mais ça, c'était avant que « Les Gros clients » (ces groupes de pirate avaient un vrai génie pour se trouver des noms pourris) se pointent.

Le bâtiment xéno remplissait son champ de vision au fur et à mesure qu'ils approchaient de l'entrée sud. Ils entendirent des coups de feu, puis de grands bruits d'impact suivis par trois explosions violentes. S'il devinait bien, la grosse artillerie était l'œuvre du caporal Cranston, leur maraudeur, un spécialiste des armes lourdes solidement blindé qui distribuait ses grenades Punition comme un officier de perm faisant pleuvoir les billets dans un bar à striptease.

En faisant le tour du temple, ils virent le transport de l'escouade exactement là où ils l'avaient laissé, à quelques mètres sur le côté de l'entrée du bâtiment. Il y avait aussi un autre vaisseau. Un vieux Grizzly. Il devait bien concéder que les Clients n'étaient pas complètement demeurés : ils avaient posé le Grizzly en biais juste en face, et utilisaient les armes de leur vaisseau et des tirs de suppression d'un groupe posté derrière le transport pour bloquer les soldats de Dorian au niveau de l'entrée. La manœuvre était typique de Zeus, le nom que se donnait le prétentieux qui dirigeait ces pirates. Lui et l'escouade Brutus avaient eu quelques occasions de faire connaissance ces dernières années. Malheureusement, il avait toujours réussi à s'échapper... généralement au prix de quelques autres vies parmi les Clients. Mais il semblait toujours se débrouiller pour trouver des naïfs à recruter.

Manifestement, les pirates avaient espéré attirer la majorité des troupes de Dorian au loin. Après tout, quel chef d'escouade serait assez fou pour n'envoyer que deux soldats au contact d'un transport plein d'ennemis ?

Derrière sa visière, il eut un sourire. Un chef d'escouade qui aurait vu le coup venir, voilà qui.

Et maintenant, il n'était plus qu'à quelques mètres de... de la position du groupe de pirates derrière le transport de Möbius.

Il leva la main pour arrêter Spannetti. Ils dressèrent leurs armes et firent feu sur les trois assaillants, les déchiétant juste là où ils s'étaient planqués à l'abri du transport. Oui, ils firent quelques trous dans la coque et le support de rampe de leur propre vaisseau au passage, et alors ?

Dorian, Spannetti, Bekkins et Cranston ouvrirent tous le feu sur le Grizzly. Même le première classe Hopper, le plus jeune et prudent de l'escouade, tirait depuis son abri ; le blindage du vaisseau ne

tiendrait pas longtemps, et son pilote le savait bien. Les propulseurs les couvrirent d'une bouffée de fumée, puis tracèrent des traînées vertes et ils virent l'appareil décoller, pivoter et se perdre comme un spectre dans l'ombre de la brume.

Spanneti partit voir comment allaient les autres. Zimmerman était déjà auprès d'eux au cas où ils auraient eu besoin de soins.

« Quartier général, dit Dorian après avoir activé le cryptage. On dirait que la fête est terminée. »
Il retourna vers le transport pour examiner les deux corps. « On va... »

Deux corps ?

Il aurait dû y en avoir trois. L'un avait porté une armure CMC, il avait dû survivre aux tirs.

Une voix grave et rocailleuse retentit sur le canal ouvert. « Vous m'avez touché, capitaine. Mais pas assez pour me descendre. C'est vous qui devriez être mort, vous et vos petits soldats. Mais vous n'avez pas respecté la procédure, hein ? Pas comme l'auraient fait les autres gentils petits toutous du Dominion... Je saurai m'en souvenir. La prochaine fois. »

C'était la voix de Zeus, ça avait été lui dans la CMC. Il aurait pu l'achever, il avait eu cette vermine de pirate à sa merci et maintenant il allait s'échapper. Encore une fois.

Mon cul. Vu la disposition des lieux, Zeus n'avait pu partir que dans une direction pour ne pas être repéré.

« Quartier général, ici le chef d'escouade. Poursuivons le suspect prioritaire Zeus. Je répète...

— Négatif, chef d'escouade. Si le colis est en sécurité, l'extraction est la seule priorité. Terminé. »

Il aurait pu leur faire la bonne vieille blague du « Hein ? Comment ? Je perds le signal ! », mais après quelques fois, ils avaient fini par piger. Alors il ne se donna pas la peine et choisit simplement de ne pas répondre.

Spanneti lui fit signe de la main pour demander s'il avait besoin d'aide, mais il indiqua que non. Pas la peine que *tout le monde* se fasse sanctionner pour insubordination.

Il tourna le coin penché de la pyramide, et aperçut la silhouette de Zeus qui se tenait à découvert, arme levée. Zeus fit feu. Il fit feu. Les pointes fendirent l'air sur sa gauche, de plus en plus près. Son tir à lui vint colorer le bras gauche, l'épaule et le bord du casque du pirate, juste avant qu'une immense silhouette descende du ciel, faisant voler le brouillard verdâtre. Une seconde plus tard, le Grizzly bloquait son angle de tir et, caché derrière, Zeus était sans aucun doute en train de monter à bord.

Il continua à canarder, mais les pointes ne firent que ricocher sur le solide blindage et l'appareil partit vers le ciel et disparut dans la mélasse.

Quelques heures plus tard, le capitaine Dorian regardait par la baie d'observation d'une navette interplanétaire. Des astéroïdes, certains de la taille d'un Vautour et d'autres de celle d'un cuirassé, surgissaient et disparaissaient tout autour, des fois un peu trop près à son goût.

L'ordinateur de bord avait été programmé pour suivre un trajet bien précis dans la traversée de cette ceinture appelée Revanscar. Une erreur d'un mètre seulement pouvait entraîner une perte d'intégrité de la coque, ce qui était un joli moyen de dire que le vaisseau serait réduit en pièces par un gros caillou de l'espace et que tous ses occupants, y compris les membres de l'escouade Brutus, partiraient valdinguer dans le champ d'astéroïdes qui était tout ce qu'il restait de la planète Revan.

Maintenant qu'il avait l'image en tête, impossible de s'en défaire : lui et ses hommes flottant au milieu des débris, avec une espérance de vie d'environ quatre-vingt-dix secondes dans le vide, et moins s'ils se faisaient pulvériser par un missile de pierre circulant à près de vingt-cinq kilomètres par seconde avant d'avoir le temps de mourir. Et leur précieuse cargaison, le bout de pierre pour lequel ils avaient risqué leurs vies, combien de temps il durerait ? Peut-être plus longtemps qu'eux. Il avait enduré jusque-là, après tout. Peut-être qu'il trouverait une ultime demeure dans le froid et le silence du vide.

Le pilote annonça qu'ils arriveraient bientôt à la station de la fondation Möbius, et un rapide coup d'œil par la baie confirma à Dorian qu'ils approchaient de l'immense planétoïde qui servait de base au contingent. Plus près, il eut une meilleure vue de l'installation, qui couvrait presque la moitié de la masse rocheuse. Elle était composée de blocs aplatis en NéoAcier qui rayonnaient d'un bâtiment central comme les doigts sur la main d'un géant.

Le vaisseau passa à côté de nombreuses tourelles avant de s'aligner en direction du spatioport en vue de l'atterrissage. Il était plus que temps. Dorian avait hâte d'être débarrassé du colis et de faire son rapport au major Braxton pour recevoir la prochaine affection de l'escouade. Quelle qu'elle soit.

« Oubliez Braxton, » aboya le lieutenant-colonel Sparks. Sparks, comme Dorian commençait à le voir, aboyait en permanence. Comme tous les officiers supérieurs à qui il avait eu affaire. « C'est de moi que vous dépendez, maintenant. »

Il le détestait déjà. Il n'avait jamais compris pourquoi tous les combattants de bureau comme lui n'avaient recours qu'au mépris et à la condescendance pour affirmer leur autorité.

« Ça, le major n'avait que du bien à dire de vous, c'est vrai. Il a vanté vos résultats en opération. Mais vous savez ce que j'en dis ? À mon avis, il était pressé de se débarrasser de vous ! De refiler le problème à quelqu'un d'autre. Et j'imagine que c'est aussi pour ça qu'Arcturus vous a transféré à Möbius avant d'y laisser sa chemise. Pour larguer un poids mort ! Si on regarde le taux de réussite, c'est vrai, vous êtes une superstar. Mais si on regarde le dossier disciplinaire, vous n'êtes qu'un sale tocard. »

Le bureau du LC était impeccable, comme le reste de la pièce. Dorian aurait parié que s'il passait le doigt sur n'importe laquelle des distinctions qui ornaient le mur, il n'y aurait pas le moindre grain de poussière. Les deux seuls objets placés sur le bureau étaient un projecteur holographique et une petite télécommande propre, et même eux étaient disposés *exactement* comme il fallait.

« Eh bien, devinez quoi ? poursuit le vieux coucou en paradant derrière son bureau face à un Dorian au garde à vous. Maintenant, c'est à moi que vous cassez les pieds. Et je n'aime *pas* qu'on me casse les pieds, capitaine ! »

La fine télécommande, avec son bout légèrement pointu, ferait un bon poignard, se dit-il. S'il lui enfonçait au coin de l'œil, elle pourrait être assez longue pour atteindre le cerveau.

Il savoura l'image de Sparks se roulant par terre, les mains sur la télécommande enfoncée, se vidant de son sang et crachant son dernier souffle sur l'impeccable mobilier.

« Je vous écoute, capitaine ! aboya Sparks.

— Mon colonel ? » répondit-il. Il n'avait pas mesuré à quel point il avait complètement cessé d'écouter le vieux molosse. Il lui arrivait régulièrement de fantasmer sur la manière dont il égorgerait les gens, bien sûr, mais jamais de manière aussi détaillée.

« Je vous ai demandé si vous aviez la moindre idée vaguement intelligente de la raison pour laquelle je ne me débarrasse pas à mon tour d'un bon à rien comme vous. Manifestement, c'est trop vous en demander. La raison, mon pauvre ami, c'est que je manque de personnel. Alors devinez ce que vous allez faire, vous et votre équipe de superstars ?

— Aucune idée, mon colonel. »

Sparks avait arrêté d'aller et venir. Il s'était planté devant lui, une main sur la hanche et l'autre tendant vers lui un doigt qui faisait écho à son menton accusateur.

« Vous prenez un tour de garde. Ici, à la base. Secteur Six. Département des Recherches Avancées. »

Un tour de garde ? C'était une blague ? Faire les babysitteurs pour des bigleux en blouse et leurs conneries expérimentales ? Protéger leurs jolis projets, et eux au passage, de... de quoi au juste ? Rien ne pouvait passer le champ d'astéroïdes.

« Vous êtes content de votre nouvelle affectation, capitaine ? Vous êtes heureux ? Vous ne serez peut-être pas surpris d'apprendre que je m'en contrefous ! Ah, vous pouvez parier qu'à l'heure qu'il est le major Braxton, quelle que soit la nouvelle mission top-secret sur laquelle il est, rigole bien de son coup. »

Dorian n'en doutait pas une seconde.

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? » Spanneti était énervé. Il moulinait des bras et devenait tout rouge. « C'est pas notre rôle ! »

Il avait déjà bien de la chance de *pouvoir* bouger les bras. Zimmerman l'avait bien réparé. Évidemment, elle avait eu des blessures bien pires à traiter dans l'escouade, au fil des années.

Le première classe Hopper s'inclina, coudes sur les genoux. « J'aime pas ça. Il y a un truc. Ils nous cachent quelque chose. » Dorian accusait régulièrement Hopper d'avoir peur de son ombre. « C'est

pas bon signe, reprit le soldat. Ils veulent nous destituer du corps, » dit-il avec un regard très clair en direction de lui.

Il n'osait pas le dire, personne n'avait encore osé, mais...

« C'est parce que tu es parti à la poursuite de ton pirate ? Zeus ? »

Zimmerman, elle, n'avait pas peur de dire les choses. Elle était adossée au mur, les bras croisés, avec un air réprobateur. Ils savaient tous bien qu'il avait le chic pour agacer la hiérarchie. Et ce, depuis leur temps dans le Dominion. Il sentit la culpabilité lui vriller l'estomac, et la migraine de l'enfer qui lui ravageait déjà le crâne redoubla d'intensité.

« C'est pas un secret que Braxton en avait après moi, dit-il. Quasiment depuis le début. Donc, ouais, c'est peut-être une sorte de vengeance. Mais il y a un truc que je sais, les gars. Dans votre domaine, vous êtes les meilleurs, » ajouta-t-il en les désignant du doigt.

Il les regarda l'un après l'autre, assis à la table de la petite cafétéria. Zimmerman n'avait pas l'air d'y croire. Spanneti hochait la tête. Hopper s'agitait. Cranston, à qui on avait frit le cerveau, ou « opéré une resocialisation cérébrale », comme on disait, le fixait avec de grands yeux et un petit sourire. Et Bekkins... était fidèle à elle-même, impassible comme toujours, même si elle se massait la tempe du doigt. Il se demanda si elle aussi avait mal au crâne. Et puis... là, sur la peau de ses bras et sa clavicule, on devinait un peu de sueur. Lui et le reste de l'escouade étaient en t-shirt et bermuda ; pourtant, il semblait faire plus chaud qu'il n'aurait dû. Il sentit lui aussi une goutte couler sur sa tempe.

« Zimmerman, reprit-il, tu seconderas le personnel médical du secteur Six pour la durée de l'affectation. Les autres, comme j'ai dit, on est de garde. Agents de sécurité. Va falloir vous y faire. Et quand Sparks aura fini de s'amuser, on sera de retour en selle et on retournera distribuer des baffes. »

Il ne savait absolument pas si c'était vrai, mais ça avait semblé être la chose à dire. Spanneti prit la parole. « Tu nous as sauvé les miches sur Braxis et menés à la victoire sur Korhal, Ghobi et Pantera Prime... Si on n'arrive pas à te faire confiance aujourd'hui, on n'a rien à foutre là. » Un par un, les autres acquiescèrent. Même Zimmerman, quoiqu'en dernier.

Il sourit. Il était toujours bon de voir que son équipe lui faisait confiance, quoi qu'en dise la hiérarchie. « Voilà ce que j'aime entendre, escouade Brutus. »

Le capitaine mit fin à la réunion, tandis que sa migraine passait en mode supersonique.

Les premières quarante-huit heures furent fastidieuses. Il avait du mal à arracher une vraie réponse à Sparks sur la durée de leur affectation. Il espérait un tour de six mois, ce qui était plutôt classique. Mais dans le contingent Möbius, rien n'était sûr.

Il avait régulièrement des migraines et de la fièvre, mais il n'y avait pas de symptômes de grippe, alors il se dit qu'il avait un rhume quelconque et n'y pensa plus. Les autres l'avaient attrapé aussi, mais ça n'avait aucune incidence sur leur travail. Rien de grave, donc.

Le plus bizarre était que la nuit précédente, il avait été réveillé par un sifflement, un bruit qu'il n'avait jamais entendu avant. La seule comparaison qui lui venait, c'était le long signal émis par l'équipement à l'hôpital quand un patient avait un arrêt cardiaque. Le bruit l'avait réveillé, puis avait cessé au bout de quelques secondes.

Il n'avait rien vu dans sa chambre, ni dans le couloir du quartier des officiers devant sa porte, alors il l'avait attribué à un rêve bizarre qu'il aurait oublié. Mais maintenant qu'il se tenait devant la porte Quatre du secteur Six, il n'en était plus si sûr. Il n'arrivait pas à se sortir ce son du crâne, et aurait juré qu'il n'avait pas cessé tout de suite quand il s'était réveillé.

Il regrettait vraiment de ne pas avoir monté la clim, et la combinaison de combat qu'il portait n'arrangeait pas les choses. Elle n'était pourtant pas très épaisse, mais s'il avait porté une vraie CMC lourde, il aurait au moins pu ajuster lui-même sa température. Il jeta un bref coup d'œil à l'heure sur son optique. Les deux heures qui venaient s'annonçaient pénibles.

Ce fut là que les cris retentirent.

Ils ne ressemblaient pas au hullement de son rêve (si ça avait bien été ça). Là, c'était un son humain, le genre de plainte déchirante poussée par les gens qui étaient sur le point de mourir, ou étaient en tout cas *convaincus* qu'ils étaient sur le point de mourir. Il l'avait entendue maintes fois, généralement coupée par un coup de feu.

Pan ! Pan !

Justement, les coups de feu.

Il était déjà en mouvement, et passa son badge devant la cellule pour ouvrir le passage. Quand la porte s'ouvrit, il fonça à l'intérieur, crosse du fusil appuyée sur l'épaule, pointant le canon de tous côtés, puis dégaugea immédiatement de devant la porte et continua à avancer.

Un peu plus loin dans le couloir, une laborantine sortit en courant d'une salle, les yeux écarquillés de terreur et manquant de glisser sur les dalles en se ruant derrière lui.

Un autre hurlement vint de la pièce dont elle sortait. Puis un autre coup de feu. Puis plus rien.

Il passa le coin. Un homme aux cheveux gris en blouse blanche se tenait près d'une paillasse, observant le corps allongé d'un autre chercheur dont le sang s'écoulait sur le métal brillant. L'homme fixait la victime sans aucune expression, la bouche figée. Il tenait une espèce d'arme de poing que Dorian n'avait jamais vue.

Il avança, attendant que l'homme lève son arme pour tirer deux coups brefs, l'un à la poitrine et l'autre à la tête. Mais ça n'arriva pas. À son approche, l'homme finit par lever les yeux. Quand il le vit, une lueur passa dans ses yeux. Comme si... comme s'il le reconnaissait. Puis cet enfoiré sourit, et dit :

« Son ombre... s'allonge. »

Il répondit d'un coup de crosse dans la mâchoire. Une alarme retentit tandis que l'homme laissait échapper son arme et tombait sur une paillasse, faisant voler les ustensiles avant de s'effondrer sans connaissance.

« L'arme était un pistolet plasma expérimental, » dit Sparks. Il se tenait derrière son bureau, les mains sur les hanches. « Il l'a volé dans un autre secteur. »

Dorian écoutait au garde-à-vous. Il fronça les sourcils et dit : « Il l'a apporté jusqu'au secteur Six et a tiré sur des gens. Apparemment au hasard. Je me demande pourquoi. » Il avait pris des cachets contre la migraine un peu plus tôt, mais ça n'avait pas eu le moindre effet sur celle qui lui vrillait le crâne. Des vers... On aurait dit que des vers lui creusaient le cerveau. Il n'avait jamais eu aussi mal à la tête. Ça aurait pu arranger les choses s'il n'avait pas fait aussi incroyablement *chaud*.

« Ça, c'est un boulot pour les inspecteurs, rétorqua le LC. Et vous n'êtes pas inspecteur. » Sparks s'appuya sur son bureau, les mains écartées comme pour proclamer que le meuble lui appartenait.

« Vous, vous êtes chargé de la sécurité. Et vous laissez les gens mourir pendant votre tour de garde.

— Ça aurait *peut-être* pu être évité si j'avais pu avoir quelqu'un en poste à l'*intérieur* du secteur.

— Vous vous postez où on vous dit de vous poster.

— Ce qui a rendu le vieux cinglé... Est-ce que ça pourrait être ce sur quoi il travaillait ? Est-ce qu'il reste un risque d'incident ? »

Sparks répondit que tous les officiers du secteur Six seraient à présent armés. Il continua avec les fadaises habituelles sur les contrôles de sécurité, les niveaux d'accréditation et tout le délire sur le « besoin d'en connaître ». Effectivement, le secteur Six était plus que top-secret. Personne ne savait ce sur quoi on travaillait au fin fond du centre, même si certaines rumeurs parlaient d'expériences de xénobiologie.

Tandis que le LC continuait à jacasser, une image lui vint à l'esprit sans crier gare. Il vit Sparks, exactement dans la même position, mais sans sa peau. Les détails étaient tous là : plus de vêtements ni de cheveux, plus que les muscles en mouvement, les tendons, les veines... Sparks leva les mains du bureau, et, dans l'esprit de Dorian, laissa deux traces de sang sur le bois.

Il ferma les yeux et compta jusqu'à trois. Quand il les rouvrit, Sparks le fixait d'un air renfrogné comme s'il était un repas avarié qu'il venait de vomir.

« Vous feriez bien d'aller voir un médecin, lui dit le LC en le faisant sonner comme un reproche. Vous avez vraiment une sale gueule. »

Il était de retour dans sa chambre et essayait de se reposer quand l'hologramme d'un androïde aide de camp apparut sur son bureau pour lui annoncer que le sergent-chef Bekkins demandait à s'entretenir avec lui dans ses quartiers.

Dans la section des sous-officiers, la chambre de Bekkins était un vrai frigo. Ça lui rappela la température de la sienne, qui, avec les cachets, avait suffisamment atténué la douleur pour qu'il puisse travailler. Quand elle ouvrit la porte, Bekkins était pâle et couverte de sueur dans son t-shirt et bermuda malgré l'air glacé. Elle alla s'asseoir sur sa couchette, et il se mit en face d'elle sur une petite chaise.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, » dit-elle. Elle se gratta le bras gauche, les épaules affaissées. « Je ne sais pas ce qui se passe, mais... je vois des choses. Dans les coins. Je vois des

mouvements, des ombres, des trucs qui n'existent pas. » Elle le fixa et, pour une des toutes premières fois aussi loin qu'il se souvînt, son visage trahit une émotion. C'était subtil, mais indéniable.

Elle avait peur.

« J'ai la peau qui me gratte. Et j'entends des trucs, aussi. Des bruits derrière les murs. Des grattements. Des fois... des cris. Des longs cris, et je n'ai aucune idée d'où ils viennent. J'arrive plus à dormir, et quand je dors, c'est presque pire. Mes rêves. Ce que je fais dans mes rêves. »

Il ne disait rien pour l'instant. Il voyait bien qu'elle avait besoin que ça sorte. « Et ce n'est pas juste moi. Les autres ont ça aussi, en moins grave. Sauf peut-être Cranston... Impossible de savoir, avec ce légume. Combien de fois ils l'ont nettoyé ? »

Il haussa les épaules. Certaines rumeurs racontaient que la première resocialisation de Cranston n'avait pas tenu et qu'il avait été nécessaire de répéter la procédure. D'après certains potins, il avait subi l'opération plusieurs fois et les dégâts cérébraux étaient irréversibles. Mais dans l'escouade, personne ne savait ce qui était vrai, pas même lui. Tout ce qu'il savait, c'était que Cranston était un soldat efficace.

Elle continua : « Ça a commencé quand on a ramassé ce truc sur Saul Bêta. C'est moi qui l'ai repéré, qui l'ai ramassé et transporté. Ça me filait les jetons. Ça me les file encore.

— Tu es allée voir un médecin ?

— Pas encore, répondit-elle en secouant la tête. Il y a des choses que je ne veux pas dire à la hiérarchie. Pas envie de me faire virer pour symptômes psycho.

— D'accord. » Il choisit soigneusement ses mots. « Moi aussi, je me sens un peu... patraque. Je veux que tu te fasses examiner, au moins pour les symptômes physiques. Pareil pour tout le reste de l'équipe. Peut-être... Peut-être qu'on a juste chopé quelque chose là-bas, malgré les armures. J'en sais rien. Ou alors au retour. Peut-être qu'ils auront des médicaments pour soigner tout ce... »

Un bip retentit sur la table, à côté de lui, et le projecteur holographique afficha un visage d'aide de camp. « Sergent-chef Bekkins, un appel audio du première classe Hopper.

— Accepté, répondit-elle, et la voix de Hopper s'éleva du haut-parleur.

— Sergent, c'est Hopper. Tu as vu Spanneti ?

— Je croyais qu'il était de garde, dit-elle en levant un sourcil vers Dorian, qui confirma d'un hochement de tête.

— Oui, c'est moi qui le relève. Mais quand je me suis pointé, il n'était plus là. C'est pas son genre, de quitter son poste, hein ? Je m'inquiète... »

Hopper s'inquiétait toujours, mais, dans ce cas, Dorian craignait que son inquiétude fût justifiée.

Quand il arriva, Hopper faisait nerveusement les cent pas devant le local B, où il était censé prendre la relève de Spanneti. C'était aussi l'endroit où était conservée la relique de Saul Bêta.

« Vous l'avez trouvé ? » demanda le jeune soldat en s'essuyant le front.

Dorian se figea et fixa la porte. L'idée de ce qui attendait derrière le bloqua un instant, comme s'il était hypnotisé. « Non. » Et sans s'arrêter pour réfléchir à ses actes, il alla vers la porte et passa le badge fixé à sa manche devant le lecteur.

« On... On n'est pas censés entrer là-dedans, dit Hopper.

— Je sais, » répondit-il en regardant la porte s'ouvrir.

Il entra, et elle se referma derrière lui. C'était une pièce nue, de taille moyenne, vivement éclairée du plafond. Au centre se trouvait un socle, au-dessus duquel lévissait la relique. Elle avait l'air si simple : un bloc rectangulaire noir de la moitié de sa taille, dont les bords s'incurvaient légèrement vers le centre, juste assez pour sembler... bizarres. Rien de très impressionnant, en fait. Et pourtant, Spanneti était planté juste à un mètre devant, les yeux rivés dessus.

Il ne donnait aucun signe d'avoir remarqué son arrivée. Il était parfaitement immobile, la tête inclinée, les bras ballants, le regard figé comme sous profonde hypnose. Son air figé et sa posture rappelaient étrangement le cinglé à la blouse observant sa victime.

« Spanneti. »

Pas de réponse.

« Spanneti ! » Il avait élevé la voix, cette fois, et le nom résonna dans la pièce.

Spanneti cligna des yeux, redressa la tête et se tourna vers lui.

« Oh. Euh, salut, chef.

— Hopper t'a relevé il y a quinze minutes. »

Son soldat avait encore les yeux dans le vague, comme s'il était perdu dans ses pensées. Il déglutit et répondit : « Je, euh, je suppose que je n'ai pas vu le temps passer. »

Dorian observa la relique. Il y avait quelque chose, quelque chose d'insaisissable, comme si la surface d'onyx évoquait l'immensité de l'espace intersidéral.

Au prix d'un gros effort, il en détacha les yeux. « Tu n'es pas censé entrer ici.

— Oui, chef. Je ne... Je vais avoir des ennuis ? »

Dorian dit demi-tour et passa son badge devant la porte. « Non, mais je te traîne à l'infirmerie. »

À l'infirmerie, l'escouade Brutus se vit prescrire des médicaments contre la grippe. Il soupçonnait la plupart de ses hommes (voire tous) de parfaitement savoir qu'ils souffraient de quelque chose de bien plus grave que ça.

Il demanda à voir le chercheur fou, qui était détenu quelque part en isolement dans le secteur Six. Sans surprise, le lieutenant-colonel Sparks refusa.

Mais il avait un don pour contourner ce genre d'interdit. Cette fois-ci, cependant, il lui faudrait de l'aide. Quelqu'un d'infiltré...

Il lui avait fallu un bon quart d'heure pour convaincre le lieutenant Zimmerman que ses raisons tenaient la route. Elle occupait un poste élevé dans l'équipe médicale du secteur Six, et avait donc reçu un niveau d'autorisation plus haut que le sien. C'était aussi elle qui était chargée du suivi du professeur Benz. Le professeur Benz était le nom du cinglé à la blouse.

Elle aussi avait eu des hallucinations visuelles et auditives qui lui donnaient l'impression d'être en constante perte de contrôle, et avait riposté en se prescrivant à elle-même une batterie de médicaments, un traitement maison qui réduisait ses « symptômes », mais la mettait aussi un peu dans les vapes. C'était avec une variante de ce cocktail qu'elle traitait Benz, qui, avait-elle avoué, était dans un état « extrême ». Elle ne précisa pas, sauf en disant que même si elle n'avait pas réussi à diagnostiquer la cause, elle pensait que c'était lié à la relique et peut-être à des expériences sur des xénos vivants conduites dans les profondeurs du secteur Six, dans une zone appelée l'aile « Noire ».

Il lui demanda d'où elle tenait tous ces renseignements. Elle avait appris que le professeur Benz avait dirigé l'équipe chargée d'analyser la relique. D'après ce qu'elle avait trouvé sur lui, il n'avait jamais eu le moindre comportement violent avant cette mission. Et pour le reste de ses informations, elle s'était fait un « ami » au réfectoire, un technicien sécurité qui semblait bien l'aimer. Son boulot était de suivre les canaux vidéo de surveillance du secteur Six, et il lui avait confié que, pour l'aile Noire, il n'y avait *pas* de vidéo.

Elle ne pensait pas que son admirateur était touché par le « syndrome », mais il montrait quelques signes de paranoïa légère. Dans ce cas, elle ne trouvait pas ses soupçons complètement

infondés. D'ailleurs, ses supérieurs la surveillaient de près, et elle avait dû passer deux évaluations psychologiques, manifestement indispensable pour garder son poste. Son soupirant avait dû les passer aussi. D'après eux, tout le personnel important du secteur Six y était soumis, et tous les officiers supérieurs portaient depuis peu un appareil à une oreille. Elle ne savait pas vraiment ce que c'était, mais elle avait entendu l'expression « écran psi ».

Dans toute la conversation elle se montra réticente à coopérer, mais, en fin compte, elle se dit que le danger qu'ils couraient s'ils ne faisaient rien dépassait le risque de sanctions. Il y avait quelque chose de *vraiment* anormal, et il était temps de trouver des réponses.

Il n'y avait pas de caméra dans la cellule de Benz, ni d'autre avec vue dessus. Mais il y en avait dans le couloir, dans l'aile Iso et dans les halls du secteur Six. Pour préparer le coup, Zimmerman avait mentionné à Watkins, son soupirant du réfectoire, qu'elle devait escorter un spécialiste externe jusqu'à la cellule pour un diagnostic plus approfondi... et comme Watkins cherchait à la voir, elle savait aussi quand il était « disponible », et donc quand il serait en poste.

Grâce à ça, ils savaient que c'était probablement lui qui les surveillait tandis qu'ils avançaient dans le labyrinthe des couloirs du secteur Six en direction de l'aile Iso. Dorian n'avait jamais pu s'aventurer aussi loin dans le secteur, mais il sentait bien que le dédale ne faisait que s'épaissir, et que quelque part dans ses profondeurs les attendait le cœur obscur du complexe de recherche, comme une araignée repue au centre de sa toile.

La plupart des chercheurs ne levaient pas les yeux de leur poste, et les quelques personnes qu'ils croisèrent dans les halls ne prêtaient attention ni à Zimmerman, ni à l'homme en blouse blanche qui l'accompagnait. Ça n'empêchait pas cette dernière d'être manifestement à cran, et elle lui dit sans détour qu'elle était pressée d'en finir avec leur petite frasque. Malgré ça, elle semblait aller mieux que Bekkins. Elle lui avait passé des doses de son mélange personnel ; il en avait pris quelques-unes et distribué le reste aux autres, et il devait bien admettre que ses violentes migraines s'étaient depuis réduites à un malaise sourd et permanent.

Ils arrivèrent enfin devant la cellule, et Zimmerman passa son badge devant le lecteur. Quand la porte s'ouvrit, il entra et elle attendit dehors.

La pièce était entourée de trois murs normaux. Le quatrième était une vitre d'observation sur les trois quarts de sa longueur, avec à côté la porte par laquelle il venait d'entrer. Un lit était fixé au mur du fond, avec des toilettes au coin dans son prolongement.

L'éclairage vif révélait une série de symboles tracés sur les murs blancs. Ils semblaient aléatoires à première vue, mais, plus il les regardait, plus ils semblaient plutôt être des sortes de pictogrammes d'une langue primitive, avec un schéma récurrent, de petits détails qui revenaient à certains endroits. Il n'en reconnaissait aucun. En fait, il n'y en avait qu'un de vaguement identifiable, le plus gros, qui occupait la majeure partie de l'espace au-dessus du lit : une silhouette dressée à plusieurs bras, qui évoquait à la fois les Zergs et les Protoss. Comme tous les autres symboles, elle était dessinée en diverses nuances de rouge.

Benz portait une combinaison mal ajustée. Il était recroquevillé près du haut de son lit, face au mur du fond. De l'entrée, Dorian ne voyait que son dos. Il avait l'air concentré sur le mur, probablement en train d'ajouter des détails à sa fresque.

« Professeur Benz. » Il ne répondit pas. Au mouvement de son épaule droite, il sembla porter la main à son visage, puis la ramener au mur.

« Professeur ! » Plus fort, cette fois.

Benz se tourna juste assez pour jeter un coup d'œil. Il avait les joues striées de griffures et de croûtes fraîches, les yeux hagards et enfoncés dans les orbites, le visage et le corps émaciés. Son menton duveteux et le haut de sa combinaison étaient trempés de rouge. Il leva un doigt tout aussi rouge, le mit dans sa bouche, le remua un peu et le ressortit : un pinceau plein de couleur fraîche pour continuer son tableau.

À ses pieds, Dorian aperçut deux dents, et comprit avec dégoût qu'il utilisait ses propres gencives comme pot de peinture. Zimmerman avait décrit son état comme « extrême ». *On peut dire ça comme ça, ouais.*

Il avança jusqu'à côté de Benz, maintenant occupé à ajouter un obscur détail à sa dernière image, et vit que ses bras, sous ses manches relevées, étaient couverts de blessures similaires à celles de son visage.

« Professeur, j'ai quelques questions à vous poser. » Il regarda en arrière vers la vitre d'observation, derrière laquelle se tenait Zimmerman. Si elle essayait d'avoir l'air nonchalant, c'était un échec total. Elle n'arrêtait pas de lancer des regards fuyants d'un bout à l'autre du couloir.

« Son ombre... dit soudain le vieil homme, s'allonge.

— Oui, je sais, répondit-il en se retournant vers lui. Vous l'avez déjà dit. L'ombre de qui ? Est-ce que quelqu'un vous a forcé à... faire ce que vous avez fait ? »

Benz reprit d'une voix basse et rauque. Ses dents manquantes, dont une incisive, le faisaient zézayer, et Dorian dut tendre l'oreille pour discerner ses paroles. « L'Éternel voit tout. L'obéissance sera récompensée. La résistance sera châtiée.

— Qui est l'Éternel ? » insista-t-il en se rapprochant encore.

Benz interrompit son travail. Il se détourna du mur, fit un pas, se pencha vers le mur et passa avec révérence les mains ouvertes sur le dessin de l'étrange créature.

« Son messenger. »

Dorian examina la grossière image. « C'est son messenger ? Le message de l'Éternel ?

— Je... J'obéis, dit Benz à l'idole, encore et encore. J'obéis. J'obéis. J'obéis... »

Un coup sec sur la vitre fit sursauter Dorian. Il se retourna et vit Zimmerman, l'air mécontent, qui faisait tourner son doigt au-dessus du poignet pour lui indiquer de se dépêcher. Il hocha la tête : effectivement, plus ils s'attardaient, plus ils risquaient d'être repérés.

Il se dirigea vers la porte en jetant un dernier coup d'œil à la sanglante divinité, ou messenger, ou quoi que ce fût, et à son servile adorateur.

Ils partirent. Zimmerman était en nage et jetait des regards affolés dans toutes les directions. Ils revinrent sans incident, et n'étaient plus qu'à quelques mètres du local B quand une sonnerie les figea tous deux.

C'était le fone de Zimmerman. Ils échangèrent un regard ; manifestement, elle hésitait à répondre. Elle finit par inspirer profondément, sortit l'appareil de sa poche, appuya sur le bouton et dit : « Zimmerman, » d'une voix chancelante.

Dorian entendit une voix. Il ne distinguait pas ce qu'elle disait, mais ça avait l'air urgent.

« Tout de suite, dit-elle avant de raccrocher en se tournant vers lui. Il y a une urgence dans la salle blanche. On se voit plus tard. » Elle remit le fone dans sa poche d'une main tremblante et partit précipitamment.

Quinze minutes plus tard, Dorian retrouva Bekkins devant le local B. Elle avait l'air d'aller mieux, mais il ne voulait pas risquer une rechute.

« Rentre, Bek. Je prends la relève. »

Elle avait des griffures en court de cicatrisation sur le dos des mains, mais le visage dégagé et les yeux alertes. « Tu es sûr ?

— Oui, va te reposer.

— Pas de problème. » Elle partit.

La première heure, le temps n'avancait pas. Le couloir était désert. Son regard revenait sans cesse sur la porte du local. Il revoyait Spanneti, fixé sur la relique.

Et quand il ne scrutait pas la porte, il se demandait quoi faire ensuite et s'inquiétait pour son équipe, surtout après sa conversation avec Benz. Si on pouvait appeler ça une conversation. Sa migraine avait commencé par s'intensifier, mais au bout de la première heure, la douleur avait diminué et, plus le temps passait, plus il se sentait en paix. Bientôt, il se retrouva appuyé contre le mur à côté de la porte, la tête inclinée, les yeux fermés. Il se reprit, releva la tête d'un coup et se mit à faire les cent pas. Mais il ne tarda pas à ralentir, s'arrêter, puis s'appuyer à nouveau dos au mur, les paupières lourdes...

Son corps était ailleurs. Sa... Son âme ? Son esprit ? Quelque chose comme ça. Ça flottait. Il était calme, heureux, délivré de toute douleur. Le vide n'était que la simple absence de toute chose. Il n'y avait rien. Et puis il y eut une voix, venue de nulle part et partout à la fois.

« L'heure approche. Tu es un des Élus. »

Il se massa les tempes et se dirigea vers la porte. Il voulait voir Zimmerman à propos de cette urgence dans la salle blanche, avant de raconter ce qu'il venait de vivre à l'équipe.

Et puis... il allait lui falloir quelques doses de son mélange spécial, aussi.

Quelques minutes plus tard, il était dans le quartier des sous-officiers C, devant la porte de Zimmerman. Il appuya sur le bouton d'appel.

Pas de réponse.

Il était encore en combinaison de combat, et la voix du lieutenant-colonel Sparks surgit sur le canal sécurisé de sa radio. « Capitaine Dorian, ici Sparks. Je cherche le lieutenant Zimmerman depuis une heure. »

Est-ce qu'il savait qu'il était juste devant sa porte ?

« Je... Je ne l'ai pas vue depuis, mon colonel.

— Si vous la trouvez, prévenez-moi immédiatement. » Sparks coupa la transmission. Dorian sortit son fone et composa le numéro de Zimmerman.

Une sonnerie, étouffée mais audible, monta de derrière sa porte.

Bien sûr, elle pouvait être sous la douche... Mais Sparks essayait de la joindre depuis une heure. Un peu long, pour une douche.

Tout le personnel de sécurité détenait un code universel permettant d'ouvrir toutes les portes des quartiers d'habitation en cas d'urgence, et, étant donné les événements récents, il lui parut justifiable de l'utiliser. Il tapa un code et la porte s'ouvrit immédiatement.

Il entra dans la pièce. Zimmerman était allongée sur sa couchette, en débardeur et bermuda. Elle avait les lèvres bleues, la peau d'un pâle fantomatique, la bouche et les yeux grand ouverts. Le bas de ses jambes, sous le bermuda, était violacé. Elle avait la main gauche posée le long du corps, et la droite pendait au bord du matelas, une incision très précise remontant sur l'intérieur du poignet. Les draps, ainsi qu'une bonne partie du sol métallique, étaient rouges de sang.

Il courut vers elle et posa les doigts sur son cou. Rien. Il lui fit alors un massage cardiaque, même s'il savait au fond de lui que c'était inutile. Manifestement, elle était morte depuis bien trop longtemps pour être ranimée, mais il s'acharna quelques minutes, jusqu'à ne plus en pouvoir. Puis il s'agenouilla dans un sanglot. Ses pensées partaient dans tous les sens. Elle avait agi toute seule, ou quelqu'un lui avait fait ? Et si c'était bien elle, pourquoi ?

En relevant les yeux, il vit que le bout de deux de ses doigts était ensanglanté, et l'image lui rappela le professeur Benz...

Il se retourna, et fixa le mur au pied de la couchette.

Dessus, quatre mots étaient tracés, encore et encore, en grosses lettres rouges sur la surface blanche :

« JE N'OBÉIRAI PAS. JE N'OBÉIRAI PAS. JE N'OBÉIRAI PAS. »

« Je n'arrive pas à croire qu'elle est morte. »

Bekkins était fatiguée, et ça se voyait. Elle était aussi dévastée. Tous l'étaient (sauf probablement Cranston). Ils s'étaient rassemblés dans la chambre de Dorian ; le silence pesant et les regards perdus montraient bien que personne n'arrivait à y croire. Le seul qui ne semblait pas complètement désarçonné était, bien sûr, Cranston, qui ne faisait que regarder Dorian avec un empressement qui rappelait un chien attendant que son maître lance la balle.

« Et Sparks, qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Bek.

— Je n'ai rien signalé, encore. » En réponse à leur regards choqués, il ajouta : « Je pense que Möbius a un xéno enfermé dans l'aile Noire du secteur Six, et que c'est lui qui s'incruste dans nos têtes, qui nous file ces douleurs, nous fait voir et entendre des trucs, nous casse le cerveau... Tout ça pour pouvoir nous contrôler. »

Spanneti hocha la tête. Bek resta impassible. Hopper détourna le regard. Et Cranston souriait. Il reprit : « Je pense aussi qu'il se sert de la relique comme... comme une sorte d'amplificateur.

— Tu as peut-être raison, chef, dit Spanneti. Ça tient debout.

— Si je n'ai pas encore signalé Zimmerman, il y a deux raisons. Je ne sais pas si le xéno a réussi à toucher d'autres personnes, ni à quelle hauteur ça remonte dans la hiérarchie. Sparks n'avait pas l'air super motivé pour vraiment enquêter sur la crise de Benz.

— Tu penses que le xéno l'a eu ? demanda Hopper.

— J'en sais rien, admit-il. Notre vieux commandant, Braxton... Il ne m'aimait peut-être pas, mais je pense qu'il m'écouterait, au moins. Malheureusement, je n'ai aucun moyen de le contacter directement. Sparks m'a fait comprendre qu'il est sur une opération secrète.

— Alors... alors il faut remonter plus haut, insista Hopper.

— Tu veux dire, suivre la *procédure* ? Rétorqua Bekkins d'un ton acerbe. Tu as une idée du temps que ça prendra ?

— Elle a raison, dit Dorian. Même si on réussit à contourner Sparks, combien il y aura de morts en attendant ?

— C'est vrai, appuya Spanneti. Alors on chope la relique et on l'envoie ailleurs, ou on la cache quelque part...

— On laisse la relique tranquille. Parce que si on y touche, le xéno saura qu'il se passe quelque chose.

— Tu as dit qu'il y avait deux raisons de ne rien avoir signalé, coupa Bekkins. Et la deuxième ?

— Pour gagner un peu de temps. Pour moi, pas vous, les gars. Ce que je compte faire est contre toutes les règles, et je pourrais finir en cour martiale, ou pire. Mort, même. Mais si j'ai raison... Alors j'aurai sauvé beaucoup de vies en empêchant l'extra-terrestre d'arriver à ses fins, quelles qu'elles soient. Pour moi, ça vaut le coup. » Du regard, il fit le tour de leurs visages, puis dit : « Ce que je compte faire, c'est... le buter, ce bâtard. »

Il n'avait pas compté que toute l'équipe se rallierait à son plan. Il ne voulait pas faire courir ce risque à tous. Mais Zimmerman, toute chiante et grande gueule qu'elle ait été, leur avait à *tous* sauvé la vie à un moment ou à un autre. Tous avaient exprimé la culpabilité qu'ils ressentaient de n'avoir pas pu la sauver à leur tour, et juré de faire payer la créature responsable de sa mort.

Au final, ils s'étaient tous engagés. Même Hopper. Et ils ne lui avaient pas laissé le choix... même si, au début, son plan les avait décontenancés.

S'infiltrer dans le secteur Six ne serait pas facile, il pourrait y avoir des défenses automatiques, voire une résistance humaine. Les tourelles auto n'avaient pas grande importance, mais des vies innocentes ?

« On prend des munitions non létales, avait-il dit. Des bonne-nuit. Comme pour les opés de maintien de l'ordre. » Parfois, les populations locales s'opposaient aux tentatives du contingent Möbius de prélever des reliques importantes ; mais, si les locaux n'étaient pas armés pour tuer, Möbius

employait des mesures non létales. Les munitions incapacitantes « bonne-nuit » paralysaient le système nerveux et rendaient la cible inconsciente pour une période de vingt à quarante-cinq minutes.

Une fois tous les détails au point, ils prirent tous des doses du mélange de Zimmerman, puis allèrent chercher les munitions à l'armurerie. Mais il restait un autre élément de défense à prendre en compte : les caméras.

Grâce aux contacts de Zimmerman avec Watkins pour la visite à Benz, Dorian connaissait ses horaires de travail, et le « dîner » au réfectoire avait lieu juste avant sa prise de poste. Dorian avait subtilisé quelques tranquillisants dans la chambre de la médecin avant de partir, il ignorait juste quelle dose utiliser et combien de temps il faudrait aux médicaments pour faire effet. Quand ils eurent fait les recherches nécessaires, il ne restait plus qu'à s'arranger pour que Spanneti fasse tomber son plateau et attire assez l'attention pour permettre à Bekkins de charger le verre de Watkins.

Dorian comptait sur le fait que, soit le cadavre de Zimmerman ne serait pas découvert avant la mise en œuvre de son plan, soit, s'il l'était, personne ne remarquerait tout de suite que son badge avait disparu.

Il avait bien pensé à lancer une évacuation d'urgence, mais ça aurait plus attiré l'attention, et bien plus vite qu'il ne le voulait. C'est ainsi que toute l'escouade pénétra dans le secteur Six, armée et en combinaisons de combat. L'idée était d'avancer sans s'arrêter, armes rangées, en répondant à toute question qu'il n'y avait absolument aucune raison de s'inquiéter... et en espérant que, quelque part dans une salle remplie d'écrans vidéo, Watkins était assoupi sur sa chaise.

Pour l'instant, pas de problème.

Ils avaient traversé les zones de recherche extérieures jusqu'à l'aile Iso, en route vers ce qu'ils espéraient être le centre du secteur. Il y avait probablement d'autres chemins, mais l'aile Iso avait ça d'intéressant que ses couloirs semblaient peu fréquentés, et après sa rencontre avec Benz, il comprenait pourquoi.

Ils passèrent devant des cellules vides en avançant vers celle du professeur. Mais avant d'y arriver, ils trouvèrent une autre pièce occupée...

C'était une femme. Elle avait arraché des pans de sa combinaison pour révéler des plaques de peau griffées et tailladées, certaines blessures fraîches, d'autres déjà croûtées. Elle était en train de décorer son mur des mêmes bizarreries que Benz. Quand elle se retourna pour lui lancer un regard méchant, il aperçut un nez enfoncé duquel s'écoulaient de grandes traînées de sang qui lui trempaient la bouche et gouttaient de son menton.

Elle resta figée un instant, le regard dans le vide, puis trempa un doigt dans le sang juste sous son nez avant de se détourner pour compléter le tracé morbide d'un symbole ésotérique. Était-ce « l'urgence » pour laquelle on avait appelé Zimmerman ? Peut-être. Ça n'avait plus vraiment d'importance.

Il avait déjà raconté sa rencontre avec Benz aux membres de l'escouade. Ils passèrent sans un bruit devant la cellule de la femme et, quelques pas plus loin, il put jeter un œil par la vitre de celle de Benz.

La mosaïque de symboles mystérieux s'était étendue jusqu'à atteindre la vitrine. Tout à droite, à côté de la porte, le dessin était le plus serré et couvrait le verre jusqu'à le rendre quasi opaque, mais,

vers la gauche, les traits s'épaulaient de plus en plus. Il était concentré sur un des étranges symboles quand une forme, sans doute Benz, se jeta sur la vitre et plaqua une paume moite juste en face de son visage. Il eut un mouvement de recul face à la vision grotesque qui se dressait devant lui : le professeur avait arraché la majorité de sa combinaison, ainsi qu'une bonne partie de sa peau. On voyait les muscles bouger sur son visage ravagé. À part quelques bandes autour du nez et du haut du crâne, il n'avait plus d'épiderme, et l'une de ses oreilles avait disparu.

De sa bouche édentée, il forma deux mots, juste assez fort pour que Dorian les entende :
« J'obéis. J'obéis. J'obéis... »

Derrière lui, Dorian entendit les exclamations choquées et horrifiées de ses hommes. Il se détacha de la vitre, se détourna, et leur fit signe de le suivre.

Plus loin, au-delà de l'aile Iso, après un bref dédale de couloirs, le badge de Zimmerman leur donna accès à un vestiaire. Au fond de la pièce se trouvait un sas étanche, et, sur le mur à droite, étaient pendues des combinaisons de protection intégrales.

Bekkins lui lança un regard interrogateur. « Si je comprends bien, on est censés porter ça si on veut aller plus loin ?

— Ouais, dit-il en se tournant vers les autres. Bon, enfiler-moi ça. Mais gardez vos armes sous la main. »

Ils s'exécutèrent. Il ne savait pas trop jusqu'où le badge de Zimmerman leur permettrait d'aller, mais il ouvrit au moins le premier sas, puis le second.

Ils entrèrent ensuite dans une immense salle blanche ouverte. Du plafond, deux étages plus haut, d'énormes ventilateurs assuraient la climatisation. Des laborantins s'affairaient sur des paillasse équipées, autant qu'il puisse en juger, pour la recherche en biochimie organique. À côté de créatures (en divers morceaux) qu'il ne reconnaissait pas, il vit des organes de Zergs branchés à des tubes et consoles, certains en cours de dissection par des bras robotiques dans des caissons isolés, d'autres immergés dans de grandes cuves de liquide translucide. Loin le long du mur gauche, une salle d'observation entière, qui s'étendait sur la moitié de la pièce, semblait réservée au mucus, le tapis organique vivant utilisé par les Zergs pour se nourrir. La substance recouvrait une partie de la vitre et, dans ce qu'il voyait de l'intérieur, s'était répandue sur les murs. La lueur ténue qu'elle émettait baignait la pièce d'un étrange éclat violet.

Étaient-ils dans l'aile Noire ? Il ne pensait pas : les seuls xénos encore entiers étaient manifestement morts. De l'autre côté de la salle, il aperçut un autre sas.

La plupart des chercheurs étaient absorbés dans leur travail. Un ou deux les aperçurent et marquèrent un arrêt, mais personne ne dit rien. Il n'était plus qu'à dix mètres du sas quand il perçut une voix familière. Son propriétaire se tenait sur la gauche, les mains sur les hanches. Il hurlait sur un chercheur penaud à travers le masque de sa combinaison. C'était Sparks. Dorian vit qu'il portait une arme fixée à la jambe droite, par-dessus la combinaison.

Quand il eut fini sa tirade, Sparks fit volte-face et avança de deux pas avant de s'arrêter net, interdit, en face de Dorian et de l'escouade Brutus. Ses yeux se posèrent sur leurs armes. Dorian s'avança, paume gauche levée pour temporiser, mais Sparks avait déjà sorti son pistolet de l'étui. « Lâchez vos armes ! » cria-t-il en levant la sienne. Dorian plongea pour lui saisir le poignet, mais Sparks leva le bras pour l'éviter et une cartouche partit dans les ventilateurs.

Alors les cris commencèrent. Dorian perçut vaguement une ruée de pas vers le sas par lequel ils étaient entrés, puis des tirs, probablement de son équipe pour neutraliser les chercheurs en fuite et les empêcher de donner l'alarme. Mais tout ça, il ne fit que le sentir autour de lui tandis qu'il s'empoignait avec Sparks. Ce dernier avait une main sur la sienne pour tenter de lui arracher son fusil, et le bras de fer les entraînait doucement vers la paillasse où le laborantin se faisait crier dessus peu auparavant. Sparks était costaud pour son âge, et il ne retenait rien ; à plusieurs reprises, il envoya le genou en avant pour tenter un coup bas. Dorian reculait les hanches pour l'éviter, et finit par riposter avec un coup de pied droit dans l'estomac.

Sparks bascula en arrière et se cogna la tête sur une cuve cylindrique contenant ce qui aurait pu être une vermine zerg, puis tomba sur le flanc tandis qu'un liquide jaunâtre se déversait sur sa combinaison par la fissure dans le verre. Un instant plus tard, la cuve céda et répandit le reste de son liquide et le cadavre d'extra-terrestre sur lui. Il jeta la dépouille au loin en jurant, au moment même où Dorian tirait une bonne-nuit. L'impact lui arracha un grognement, il se raidit pendant quelques secondes, puis s'effondra.

Encore tout haletant, Dorian se retourna vers le reste de la salle. Plusieurs corps gisaient allongés sur le chemin du sas d'entrée. Mais quelque chose clochait : les combinaisons blanches étaient couvertes de taches rouge vif, ainsi que le sol...

Morts. Les chercheurs étaient morts.

Les membres de l'équipe se tenaient au milieu du désordre, examinant les cadavres, et levèrent les yeux quand il approcha en enlevant son masque.

« Que... ? »

— C'est Cranston, chef, dit Bek, qui avait aussi retiré son masque. Il est devenu fou et s'est mis à canarder à balles réelles. » Elle pointa son arme vers un des corps, et il vit à travers la visière que c'était Cranston, criblé de balles. « On a été obligés de changer de munitions et de l'abattre avant qu'il s'en prenne à nous. »

Il avait la tête qui tournait, et la douleur resurgit d'un coup, réduisant ses pensées en bouillie. Les autres avaient tous enlevé leurs masques. « Il y en a quelques-uns qui ont réussi à s'échapper, chef, dit Spanneti. Tu veux qu'on les poursuive ? »

Combien il y avait de morts ? Il parcourut la scène de carnage des yeux : huit cadavres, en comptant Cranston. Ça n'aurait jamais dû en arriver là...

« Chef ? » insista Spanneti.

Il finit par secouer la tête. « Non. Non, il faut continuer à avancer. » Il arracha sa combinaison et s'en débarrassa en avançant vers le second sas. Le badge de Zimmerman ne l'ouvrait pas... C'est alors qu'il remarqua le lecteur biométrique.

Avec l'aide de Spanneti, il traîna Sparks, encore inconscient, jusqu'au capteur, le souleva, lui ouvrit une paupière, et au bout de quelques secondes, eut le soulagement de voir s'allumer une lampe verte.

La porte s'ouvrit. Quand ils furent tous dans le sas, ils durent répéter l'opération pour la seconde porte. Et enfin, ils pénétrèrent dans l'aile Noire.

L'aile portait bien son nom. Partout autour d'eux, tout était composé de métal noir poli. Des traits de lumière bleue couraient à la jonction du mur avec le plafond et le plancher, et des couloirs s'étendaient de chaque côté de l'entrée. Devant Dorian se dressait un grand bloc semi-circulaire, sans porte visible.

Il avait l'estomac retourné. Des images des chercheurs ensanglantés tournaient en continu dans son esprit. Ça n'allait pas, ça n'aurait pas dû se passer comme ça.

Une alarme se mit à rugir ; l'un des échappés avait dû prévenir de l'intrusion. Au sol et sur les murs, des dalles se rétractèrent et des tourelles automatiques surgirent. À côté de lui, Spanneti posa un genou au sol, tira deux coups, éjecta son chargeur, prit le prochain sur sa cuisse, l'engagea et se remit à tirer...

Ces cadavres. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Ça ne collait pas. Dans toute cette histoire, quelque chose n'allait pas...

Il y eut des coups de feu, et leur écho le long des murs et des couloirs, et il se retourna, comme au ralenti. Là, dans la salle à sa gauche... se tenait Zimmerman. Zimmerman ? Elle le fixait des yeux. Elle avait la peau pâle, striée de veines bleues, bleues comme ses lèvres. Elle fit demi-tour dans un mouvement dont la fluidité jurait avec la rigidité de sa posture, puis s'éloigna dans le couloir.

Dans le crâne de Dorian, les coups de boutoir s'intensifièrent. Non. Tout ça, ça ne collait pas.

Il la suivit, pressant le pas pour essayer de la rattraper. Plus loin, les murs s'incurvaient, et quand il passa le coude, il la vit entrer dans une autre salle, sur la droite.

On a été obligés de changer de munitions...

Il arriva à un passage étroit. Zimmerman attendait au bout, devant un mur noir incurvé. Elle fit un pas en arrière. Dans le mur. *À travers* le mur.

Il trébucha en avant, les images volant dans son esprit douloureux : les victimes sanguinolentes éparpillées ; ses hommes dans leurs combinaisons protectrices, qui les examinaient ; Spanneti éjectant le chargeur et le remplaçant par celui fixé à sa cuisse ; Cranston et son sourire innocent et rêveur...

Il tendit la main et toucha le mur, puis entendit des pas derrière lui. Quand il se retourna, Hopper, Bekkins et Spanneti étaient là, les yeux fixés sur lui. Il soutint leurs regards et secoua la tête.

« Vous n'avez pas pu changer de munitions. Les chargeurs à balles réelles auraient... auraient dû être sur vos tenues de combat. Il fallait retirer les combinaisons pour les atteindre.

— Du calme, chef, dit Bekkins. Tu n'as pas l'air de te sentir très bien. » Les trois se tenaient près de lui, bloquant la sortie, l'air vigilant.

« Vous aviez des balles réelles depuis le début. » Il serra la main sur son arme. « Et Cranston... Il devait être le seul à ne *pas* tuer les chercheurs. Parce que le xéno n'arrivait pas à l'atteindre, à cause de son cerveau cramé.

— Tout va bien, maintenant, dit Spanneti. Tout est fini. Tout va bien se passer. »

Dorian leva son fusil. « Baissez vos armes.

— Ça ne sert à rien de résister, chef, dit Hopper. On a essayé, nous aussi.

— Je suis prêt à tirer si je n'ai pas le choix, » dit-il en agitant son canon. Un bruit mou, comme d'un objet souple glissant sur une piste, monta derrière lui, et il sentit un courant d'air sur sa nuque, tandis qu'une lueur venait baigner les visages tendus de ses hommes.

« Je suis... Je... »

Il se retourna et leva lentement les yeux. Le xéno était là, dans l'ouverture d'une porte. Il ressemblait au dessin sur le mur de Benz : un mélange entre les morphologies protoss et zerg, avec un visage allongé, une grande carapace au niveau du crâne, des plaques couvrant des membres effilés, et d'immenses griffes noires. C'était une présence écrasante, dominante. Étrange, unique, et totalement surnaturelle. Et ces yeux... Ils lui rappelaient incroyablement la surface mate de la relique. Derrière ces yeux, un vide insondable l'attendait, et il se sentit tomber dedans. Sombrier.

« Je... »

Il n'y avait que l'abîme. Il n'y avait que l'ombre de l'Éternel, qui s'allongeait sur la fin de tout. Ceux qui étaient élus pour vivre dans cette ombre jouissaient d'un grand privilège. Il y avait eux, les hybrides, les messagers de la volonté de l'Éternel. Et il y avait les Élus. Les Élus servaient.

Il se retourna vers ses compagnons, les regarda avec des yeux qui rappelaient les orbes noirs de l'hybride. Et, d'une voix qui ne lui appartenait plus, il déclara :

« J'obéis. »